

de mieux que le Singe du joueur de marionnettes, les deux Lapins, l'Ours, le Singe et le Pourceau, les deux Léopards. Son plus grand défaut est de montrer trop d'esprit. Cet homme, d'un mérite supérieur, ne craignit pas de s'abaisser, en écrivant pour les écoles publiques, des leçons instructives sur la morale, l'histoire et la géographie. Il avait aussi entrepris d'écrire un poème épique sur la conquête du Mexique par Cortès ; mais tant de travaux et de veilles avaient ruiné sa santé : il se vit contraint d'y renoncer.

Quant à son poème sur la *Musique*, voici ce qu'en dit Bouterweck : " Le plan est bien conçu, le style a toute l'élégance requise, mais la composition est trop peu poétique en général, pour cacher ce qu'il y a de systématique dans le fond de l'ouvrage. Au lieu de donner, suivant l'intention très rarement remplie du poème didactique, un intérêt poétique aux vérités qu'il veut enseigner, et de présenter à l'imagination l'instruction destinée à l'esprit, Yriarte, comme la plupart des poètes didactiques, fait de l'instruction son principal objet et n'y joint la poésie que comme un embellissement accessoire."

La poésie d'Yriarte est travaillée, correcte, et son vers a toujours la pureté classique. Mais on y voit peu de ces élans qui ravissent l'âme et soutiennent la poésie. Un critique espagnol se plaint à faire ressortir chez lui un goût arrêté et délicat, une raillerie piquante, mais inoffensive, une netteté de diction, une élégance soutenue, qui peut le faire regarder à juste titre comme le digne rival de Mélenhez.

Sa traduction du Robinson et son fameux monologue *Gusman el Bueno* eurent le succès qu'ils méritaient. Yriarte mourut à la fleur de l'âge, à 40 ans, emportant dans la tombe l'estime et l'admiration de ses concitoyens.

MÉLENDEZ VALDEZ

Don Juan Mélenhez Valdez naquit au bourg de Fresno, le 11 mars 1754, et mourut en France le 24 mai 1817. C'est un des meilleurs poètes lyriques de l'Espagne ; à vingt-deux ans, après de brillantes études faites à Salamanque, il prit le grade de docteur en droit et occupa longtemps la chaire de littérature à l'université de cette ville.

Il débuta dans la poésie par son *Eloge sur le bonheur de la vie champêtre*, qui remporta le prix à l'Académie espagnole sur les autres compositeurs ; dans cette occasion, son rival, Yriarte, n'eut que l'accessit. Son premier volume de poésie lyrique fut accueilli avec bonheur. Jamais pareille ovation ne s'était encore produite dans le monde littéraire de l'Espagne. Tous les hommes distingués, les savants comme les poètes de l'époque, sollicitèrent son amitié. Les premiers élans de l'admiration une fois passés, une appréciation plus raisonnée du mérite réel de Mélenhez remplaça ces éloges exagérés. On lui reconnut moins d'originalité et de force que de grâce, moins de douceur que de pureté.

Mélenhez n'aurait jamais dû se livrer à la politique, les lettres y auraient gagné et aucun nuage n'aurait attristé son existence.

Nommé juge au tribunal d'appel de Saragosse, en 1789, et procureur du roi en 1798, à la résidence de Madrid, il se rallia plus tard à Joseph Bonaparte et fut nommé conseiller d'Etat et directeur de l'instruction publique.

En 1814, il fut forcé de quitter l'Espagne avec les *Afrancesados* ; il se retira à Montpellier, où il passa le reste de ses jours.

Ses œuvres, 4 vol. in-8o, renferment des odes, des élégies, des éloges et des épîtres, remarquables par la vérité des sentiments, la fraîcheur des idées, l'harmonie de la versification, la pureté et l'élégance du style.

On cite encore de cet auteur les *Noces de Gamache*, drame pastoral, qui a été comparé à l'*Aminta* de Torquato Tasso et la *Chute de Luzbel ou Lucifer*.

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

La véritable renaissance commence à Espronceda, un des soldats de la révolution de 1830, à qui l'Espagne doit des morceaux lyriques d'un grand éclat : le *Diable-Monde*, *Pélage*, *l'Étudiant de Salamanque*, poèmes imités de *Don Juan*, de *Faust*, de *Rolla*, mais où l'inspiration personnelle tient pourtant une grande place. Zorrilla ne se contente pas de traduire les poésies de Victor Hugo et de renouveler la scène espagnole : un recueil lyrique d'une grande valeur, un poème épique sur la *Prise de Grenade*, attestent toute l'originalité et toute la sève de son vigoureux talent. A sa suite une pléiade de jeunes poètes : Gutteriez, Gil y Zarate, Hartzemburg, S. E. Caldéron, Garcia de Quevedo, Pacheco, etc., trempés dans le courant lyrique de Byron, de Hugo, de Lamartine, ont attiré de nouveau l'attention sur cette poésie espagnole qu'on croyait morte.

Dans le roman le XVIIIe siècle n'avait produit qu'un seul grand homme, le père Esla (1701-1781), dont le *Fray Gerundino*, roman satirique des mœurs du clergé, peut se placer après le *Don Quichotte*. Après le père Esla, pour rencontrer un nom saillant, il faut arriver jusqu'à l'époque contemporaine, à don Marino de Larra, auteur d'un des meilleurs romans

historiques de l'Espagne, le *Damoiseau de D. Henrique le Dolent*. L'écrivain a imité Walter Scott, mais il rachète ce défaut par la variété des peintures, les recherches archéologiques, l'expression saisissante des mœurs de l'époque et l'originalité du style. Le *Hernan Perez del Pulgar* et l'*Isabelle de Solis*, de Martinez de la Rosa, sont deux remarquables romans historiques. Le *Sancho Saldana*, d'Espronceda ; un roman de don Serafin Caldéron, *Maures et Chrétiens* ; *Dos Mujeres*, de Mme Gertrude de Avellaneda, sont assurément des livres fort bien faits, fort bien écrits. Ces œuvres recommandables, prises à juste titre en Espagne, sont bien loin d'avoir le piquant et l'originalité des romans de mœurs de la classe moyenne, filon précieux exploité dans les nouvelles picaresques. C'est à ce genre laissé trop longtemps en oubli que nous devons les *Scènes de Madrid*, par M. Mesonero de Romanos. On croyait ce fonds épuisé, car les mœurs ont bien changé en Espagne depuis *Lazarille de Tormes* et les aventures de *Gran Tacano* ; mais Madrid, comme toutes les grandes villes des autres provinces d'Espagne, a gardé sa physiologie spéciale ; ses classes moyennes et inférieures n'ont pas été tout à fait envahies par les coutumes modernes, et un bon peintre de mœurs peut y glaner encore quelques sujets d'études. Au même genre appartiennent *Los Espanoles pintados parasi mismos*, publiés en 1844. Les meilleurs écrivains contemporains, MM. de Romanos, Breton de los Herreros, Thomas Rubi, ont tenu à honneur de fixer tous les types de la vieille et de la nouvelle Espagne. Mme Bahl de Arron, sous le pseudonyme de Fernan Caballero, nous amène au véritable roman de notre époque, le roman intime, le roman d'analyse. Ses œuvres sont gracieuses et touchantes. Son nom domine en Espagne depuis une vingtaine d'années ; il éclipsa une pléiade de jeunes littérateurs tout occupés à imiter Alexandre Dumas, Eugène Sue et Balzac. Parmi ces derniers il faut citer M. Fernandez de Gonzalez, qui a fait de son *Martin Gil*, une excellente étude, entraînante, passionnée, du règne de Philippe II.

L'époque contemporaine s'est encore enrichie des travaux de Donoso Cortés et de Jaime Balmez, un homme d'Etat et un casuiste. Mais la renaissance est plus féconde dans la critique littéraire ; les noms de Capmany, de Gayangos, de Vedia, de Ochoa, de Mila, de Fontanal, etc., font preuve d'érudition en remettant en honneur les anciens monuments littéraires de l'Espagne.

Martinez de la Rosa ouvre, dans le genre dramatique, l'ère contemporaine. Le théâtre espagnol lui doit quelques œuvres estimables ; l'*Espagnol à Venise*, drame en vers ; la *Mère à la maison et la Fille au bal*. Zorrilla, Gutteriez et Thomas Rubi rendirent à la scène espagnole le prestige perdu depuis cinquante ans. Ils sont à la tête d'une brillante école qui s'illustra surtout de 1835 à 1850. Zorrilla publia son *Don Juan Tonorio*, œuvre magistrale, d'un grand lyrisme ; le *Diable à Valadolid*, amusante comédie d'intrigue ; le *Poignard du Goth*, emprunté aux anciennes chroniques ; le *Savetier et le Roi*, drame d'une certaine puissance. Gutteriez, auteur du *Trovador*, drame moitié en vers, moitié en prose, qui a couru toute l'Europe avec la musique de Verdi ; le *Page et le Roi moine*, obtinrent un grand succès. Thomas Rubi, auteur de la *Roue de fortune*, moins lyrique comme poète, plus habile comme dramaturge, tient dignement sa place au milieu des éclatants succès des deux autres. Les auteurs actuellement en vogue sur la scène espagnole sont : Gil y Zarate, l'auteur de *Charles II l'ensorcelé* ; Breton de Los Herreros, le meilleur poète comique de l'Espagne depuis Moratin, l'auteur des *Deux Cousins*, de *Je vais à Madrid*, à la *Rédaction d'un journal*, et vingt autres pièces gaies, amusantes et fort bien écrites.

Tous ces travaux, tous ces noms illustres qui honorent à juste titre la littérature madrilène, font espérer que la période d'imitation a fait son temps. L'Espagne est assez riche de son propre fonds pour croire que la renaissance contemporaine, un peu factice encore, ne restera pas stérile.

La littérature espagnole, dit Sismondi, n'a proprement qu'une seule période : c'est celle de la chevalerie. Elle brille de tout son éclat dans les anciennes romances castillanes. Tout le fonds de sentiments, d'idées, d'images et d'aventures dont elle a disposé dans la suite, se trouve déjà dans cet ancien trésor. Boscan et Garsilaso lui donnèrent bien une nouvelle forme, mais non pas une nouvelle scène et une nouvelle vie ; les mêmes pensées, les mêmes sentiments romantiques se retrouvent dans ces deux poètes et dans leur école, seulement avec une parure nouvelle et une coupe presque italienne. Le théâtre espagnol commença et, pour la troisième fois, ce fonds primitif d'aventures, d'images et de sentiments fut mis en œuvre sous une nouvelle forme. Lope de Véga et Caldéron produisirent sur la scène les sujets des anciennes romances et firent reparaître dans le dialogue dramatique ce qui, depuis longtemps, se trouvait dans les chants nationaux. Ainsi, sous une appa-

rente variété, les Espagnols se sont lassés de leur monotonie. La richesse de leurs images et tout ce brillant de leur poésie ne recouvraient qu'une pauvreté réelle ; si l'esprit avait été nourri comme il doit l'être, si la pensée avait été libre, les classiques espagnols seraient enfin sortis de leurs sentiers circulaires et ils auraient marché dans le même sens que les autres nations (1).

Nous terminons en formant des vœux pour que l'Espagne trouve sa voie naturelle. Que demain une idée, un principe, une opinion libre, grande, vaste, se répande sur la terre des toréadors, et l'on verra ce peuple, au sang chaud et fécond, se lever et manifester sa puissance.

EDMOND LAREAU.

FIN

CHOSSES ET AUTRES

On annonce la mort de Mgr Colet, archevêque de Tours (France).

L'ouverture du Victoria Skating Rink, de Montréal, a eu lieu samedi soir.

On annonce que Sontay et Bacninh ont été évacués par les troupes chinoises.

Le cabinet français a rescindé le décret prohibant l'importation du porc américain.

Les candidats parnellistes ont été victorieux dans les élections municipales de Limerick et de Dublin.

La requête demandant une réduction de droits sur les instruments d'agriculture n'a pas été accordée.

O'Donnell, le meurtrier de Carey, a été condamné à mort, à Londres, samedi dernier.

On dit que la police est sur les traces des contrefacteurs de billets de banque.

L'état de santé de l'hon. M. Mackenzie inquiète vivement les amis de l'ex-premier ministre.

On croit à Madrid que le prince de Galles visitera l'Espagne au commencement de l'année prochaine.

La bibliothèque du barreau de Montréal vient de recevoir de Paris un grand nombre d'ouvrages de droit.

Le R. P. Lacasse est en ce moment au Saguenay où il prêche des retraites.

Trois jeunes femmes, attachées à la cour de St-Pétersbourg, ont été arrêtées pour participation dans un complot nihiliste.

Le comité du carnaval de cette ville a demandé des soumissions pour l'éclairage du palais de glace à l'aide de quatorze lampes électriques.

Le président Grévy a reçu, avec tous les honneurs militaires, Senor Serrano, le nouvel ambassadeur espagnol à Paris.

Des commerçants américains achètent actuellement toutes les volailles qu'ils peuvent trouver sur le marché d'Ottawa et ceux des environs.

New-York a célébré avec grande pompe, par une pluie battante, le centenaire de l'évacuation de la ville par les Anglais.

Comme compensation pour la perte du Soudan, l'Angleterre songe, paraît-il, à accaparer l'île de Hainan, dans la mer de Chine.

Le *Canadian Gazette*, de Londres, constate que nulle part plus qu'en Canada on ne déploie plus de zèle pour développer l'instruction parmi le peuple.

M. Crooks, l'ex-ministre de l'éducation dans le gouvernement d'Ontario, est atteint d'aliénation mentale. On le dit enfermé dans une maison de santé.

La Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa a décidé de se faire représenter à la démonstration nationale qui aura lieu à Montréal, le 24 juin prochain.

Le *Canadian Gazette*, de Londres, exprime sa confiance que le Canada remportera la palme à l'exposition de silviculture qui doit avoir lieu prochainement en Angleterre.

M. l'abbé Laflamme, professeur à l'Université-Laval, donnera prochainement une conférence à l'Institut-Canadien de Québec, sur la formation géologique du Saguenay.

Une grande démonstration a eu lieu jeudi dernier, à Saint-Jérôme, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la naissance de M. le curé Labelle. Nous regrettons de ne pouvoir donner tous les détails de cette grande fête qui laissera des souvenirs ineffaçables et qui demeurera comme une preuve incontestable que les services rendus par le curé Labelle sont hautement appréciés.

(1) De la littérature du midi de l'Europe, II, 490.